Quand Annabelle rencontra Mélissa

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir...

Annabelle demeura fortement perplexe les premiers jours suivant cette découverte. La surprise laissa bien vite la place, si non à l'inquiétude, tout du moins à une certaine curiosité. Son visage, sans se renfrogner, refléta cette incompréhension teintée d'intérêt. Ce mystère n'était pas pour lui déplaire. Les situations incompréhensibles ont parfois l'avantage de faire porter l'attention loin des problématiques du quotidien ou de celles qui vous ont poussé à prendre les décisions qui s'imposaient pour échapper à ce qui était devenu insupportable. Elles sont l'occasion d'emprunter un nouveau départ.

Depuis près de six mois, Annabelle occupait la maison en pierre que sa grand-mère avait hérité de ses propres parents et qu'elle n'avait point quittée jusqu'à ce que les soins qu'on devait lui apporter ne puissent être assurés et qu'elle dût intégrer un établissement spécialisé. Six mois d'un automne et un hiver particulièrement pluvieux et ventés, à vivre en solitaire de petits boulots, de traductions d'espagnol en français et *del francès al espaňol* quand on voulait bien se rappeler à ses bons offices d'interprète. Six mois à dépenser avec parcimonie la cagnotte de David.

- « Comment ai-je pu vivre avec ce type ? »

Seule la muette incompréhension apportait de réponse.

- « Il a dû faire une de ces têtes ! »

Et pour sûr ! Le beau et riche David à qui d'ordinaire tout réussissait ! Études à Sciences Po puis HEC. Vie professionnelle avec la création d'une start-up hyper rentable commercialisant des miroirs muraux encadrés faisant office une fois allumés soit de télévision soit de tableau affichant des œuvres différentes pour décorer les intérieurs. Vie amoureuse en ayant réussi la prouesse d'amener la belle Annabelle à partager son loft parisien avec lui. Vie d'artiste aussi avec quelques toiles acryliques exposées au Marais dans une galerie fréquentée par la gentry s'extasiant comme il se doit devant des couleurs vives déposées en couches épaisses pour bien souligner l'importance de la matière à défaut du sujet. Réussites d'autant plus éclatantes que dissimulées par une sérénité apparente et une modestie savamment cultivées à escient, mais que l'on pouvait confondre aisément lorsqu'on partageait sa vie et que l'on demeurait toujours au second plan, sur le côté, fine observatrice.

Il suffit alors d'une toute petite remarque, voulue comme insignifiante pour que toute la puanteur apparaisse au grand jour et devienne insupportable.

Avait-il besoin d'annoncer qu'il était tout à fait normal de faire l'amour quatre fois par

semaine et qu'Annabelle trouvait toujours le meilleur endroit pour accrocher ses toiles à lui ? L'assistance l'entourant, verre à la main, avait-elle vraiment besoin d'approuver et de la féliciter, elle ?

« - Ne suis-je donc bonne qu'à cela ? »

La question décochée telle une flèche atteignit sa cible en plein coeur laissant David sans voix quelques secondes avant que des explications empreintes d'humour ne tentent d'escamoter l'affront infligé et arrachent des sourires contraints aux crétins qui les entouraient.

- « Dorénavant, tu passes de quatre à zéro et je te conseille d'apprendre à planter un clou sur les murs pour accrocher tes croûtes sans te bousiller les doigts. » Cela fut dit sans animosité aucune, mais avec toute la douceur nécessaire pour poser le cocktail aux couleurs pastel sur le comptoir en zinc sans casser le verre stylé, tourner les talons et rentrer au loft sans que qui que ce soit n'essaie de la retenir. Les affaires furent vite ramassées dans une valise et un sac de sport, non sans avoir emporté comme une prise de guerre la liasse de billets de cent euros que David dissimulait benoîtement dans cette horrible commode Louis XV repeinte en fuchia .

La liberté se savoure non seulement à la légèreté des bagages, mais à la destination qu'on envisage de prendre. « Chez Mémé ». L'évidence la frappa instantanément. Un taxi tout à fait opportun l'amena à la gare Montparnasse puis un train et un autre taxi la laissèrent à Plobamoerl au hameau Kernélec. Retour aux sources. Là où il faisait bon pour une petite fille de courir sur les chemins à ramasser des fraises des bois, respirer l'air de la forêt et de la lande, sentir le vent marin sur le visage et faire onduler les mèches de cheveux telle la bannière de la liberté. Lieux retrouvés où nature et légendes s'épousent, là où la terre et le ciel immenses vous ramènent à vos justes proportions, mais vous emplissent en même temps afin de vous grandir et de vous faire devenir vous-mêmes.

Dans la maison, le téléphone avait été coupé, mais pas l'électricité. Annabelle se servit de son smartphone.

Une voix claire lui répondit et la tranquillisa :

− « Bien sûr que tu peux rester à Kernélec. Et David ? hasarda la vieille femme de sa voix distante.

− Y'a plus de David.

− …

− Mais ne t'en fais pas. Tout va très bien, je t'assure.» Annabelle retrouva cette chambre partagée les étés avec sa grande sœur, s'allongea toute habillée et pleura longuement sur elle-même.

Depuis, les mois s'écoulèrent, tranquilles et solitaires.

Le printemps arriva enfin et avec lui la lumière qui avait tant fait défaut. Les chroniqueurs météorologistes s'en extasiaient dans les médias. Le soleil et sa chaleur bienfaisante

revenaient et tout semblait rentrer dans l'ordre. Il paraît que les Français avaient manqué de soleil et de luminosité et que cela entravait leur métabolisme.

Annabelle s'en fichait. La solitude choisie lui faisait du bien et c'est tout ce qui comptait. Elle ne répondit à aucun appel les premières semaines de son installation au hameau. Personne ne vint la voir. Il y avait belle lurette que David avait cessé de l'appeler ou de lui envoyer des textos que, de toute façon, elle ignorait totalement.

La douceur des mois de mars et avril était la bienvenue. Elle augurait de temps nouveaux.

Ces jours-ci, la lumière du matin était particulièrement éclatante. Annabelle s'était levée, et déambulait toute nue dans la cuisine grignotant du pain et buvant un café dans le grand bol qui depuis son enfance portait gravé son nom sur le côté. Elle le déposa sur la toile cirée recouvrant la table et sortit ainsi sur le pas de la cuisine à l'arrière de la maison saluer la journée qui s'annonçait. Elle inclina la tête en arrière, lissa les cheveux de ses mains et respira l'air à grands poumons. L'herbe était humide de rosée et Annabelle la foula de ses pieds nus. La fraîcheur lui remonta le long du corps et la ressourça. Elle fit quelques pas ainsi. Une brise légère l'accueillit et l'enveloppa. Elle savoura la caresse. Elle continua à marcher vers le fond du jardin à pas lents. L'herbe commençait à pousser et recevait ses pas telle un tapis vivant. Elle s'arrêtait pour admirer les premières pâquerettes. Il lui semblait que le jardin s'adressait à elle et l'invitait à poursuivre sa promenade. Elle continua donc et l'idée qu'on pût la voir et s'étonner de sa nudité ne l'inquiéta pas le moins du monde. L'arrière de la maisonnée était à l'abri des regards. Elle longea ce qui avait été jadis un potager et dont on devinait encore les bordures abîmées par le temps et le manque d'entretien.

Annabelle suivit l'allée qui séparait les anciens parterres de fleurs et qu'occupaient les premières herbes folles de la saison. Au-delà, le jardin avait été peu travaillé et buissons et fougères annonçaient le bois qui obstruait la vue. Elle n'envisageait nullement de s'y aventurer toute nue. Mais l'impression d'avoir atteint la limite de son domaine lui fit apprécier la végétation naturelle qui l'entourait. Bien que douce, la fraîcheur matinale commençait à se faire sentir. Mais Annabelle estima qu'elle était supportable et que le moment présent valait bien la peine d'être vécu.

− « Nos ancêtres supportaient le froid bien mieux que nous. Et de toute façon, il ne fait pas froid, décida-t-elle. Tu parles d'une épreuve ! »

Un regard circulaire la rassura sur l'absence de présence humaine et elle observa toujours attentivement ce qui l'entourait. Le vert tendre des fougères annonçait leur jeunesse. Un gros buisson semblant protégé par de moins denses que lui attira tout particulièrement son attention. Elle prit donc sa direction. Parvenue à sa hauteur, elle se pencha pour discerner ce qui lui semblait être une construction en bois.

« Une ruche ! fit-elle. Une ruche, ici ? » La surprise était de taille. « Ben oui, c'est bien une ruche. » Les poings fermés sur les hanches elle ne pouvait que confirmer ce que ses yeux discernaient. Le buisson contenait un espace creux en son centre et une ruche en bois posée sur le sol y trônait. Elle s'accroupit et écarta de ses mains les branches afin de mieux observer l'insolite découverte. C'était une ruche à cadres verticaux de conception parfaitement commune. Annabelle n'osa soulever l'un des cadres de peur de voir des abeilles en sortir et s'attaquer à son corps compte tenu du peu de protection dont il souffrait. Aucune abeille dans les environs, aucun bourdonnement, constata Annabelle. Elle se rassura.

Elle décida de revenir à la maison. Elle parcourut sans se presser les quelques dizaines de mètres qui la séparaient de la vieille bâtisse, perplexe et dubitative. Son attention ne se portait plus sur les restes du vieux jardin ni sur la douceur de l'herbe mouillée foulée du pied. Son esprit était accaparé par cette ruche apparue soudainement.

−« Mais cela fait plus de dix ans qu'on ne voit plus d'abeilles en France et dans presque toute l'Europe ! » Il y avait en effet de quoi s'interroger.

Une fois rentrée dans la cuisine, la chaleur l'enveloppa et la ramena à des considérations plus opportunes et quotidiennes : essuyer ses pieds et s'habiller.

− « On va tirer tout ça au clair ». Annabelle s'installa devant son ordinateur portable et commença ses interrogations.

La journée s'écoula ainsi, consacrée à la recherche de tout ce qui touche de près ou de loin au monde révolu des abeilles et au miel qu’elles produisaient. En fin d'après-midi, elle partit à vélo vers le village interroger la tenancière de cette boutique offrant aux touristes des produits bio vendus à prix d'or. La femme lui avait dit au téléphone de passer même si le magasin était fermé. Elle habitait juste au-dessus.

− « Les apiculteurs ont tous rendu leur tablier, avoua-t-elle sans trop de déception. Les abeilles disparurent petit à petit suivant un long déclin. L'air ne leur convenait plus.Trop de pesticides, surtout par ici, je vous dis ! Et quand les politiques votèrent des lois, plus personne n'avait envie de reprendre le flambeau. Trop dur et pas suffisamment considéré. Aujourd'hui, on importe le miel de Chine. Comme tout le reste. Y'a des producteurs qui font des choses bien, même là-bas vous savez. Les clients sont contents et les jeunes n'ayant jamais connu autre chose, tout le monde se contente de la situation. Le plus comique ce sont les touristes chinois qui achètent des pots où figure sur l'étiquette la mention « Mis en bocal au Pays Bigouden ». Ils mangent leur propre miel sans le savoir !» Elle haussa les épaules avec fatalisme. Annabelle s'apprêtait à la quitter quand la commerçante lui remit un papier.

− « Après votre coup de fil, dit la femme, je me suis rappelé que ma mère m'avait parlé d'un apiculteur. Un certain Erwan. Il habitait vers Bonizec. Il cultivait des ruches bien avant que les

abeilles ne meurent toutes. Il est encore de ce monde, je crois, et il pourra vous renseigner sur leur culture. Mais pourquoi vous intéressez-vous à tout cela ?

− Bof. J'ai lu des trucs sur internet et les vieilles histoires m'intéressent. »

Annabelle quitta la femme sans se soucier d'avoir été crue ou non. Elle lut le papier où le nom de cet homme figurait ainsi que quelques explications sommaires pour atteindre sa résidence. À la condition qu'il soit réellement vivant, bien sûr. La commerçante n'avait pas été en mesure de le confirmer.

« J'irais un de ces jours , conclut Annabelle pour elle-même. On verra bien. »

Deux autres journées s'écoulèrent ainsi occupées à faire des recherches sur la vie des abeilles, la culture du miel et son histoire. L'élevage des abeilles remontait à la plus haute Antiquité et représentait l'une des activités demeurées encore traditionnelles. L'esprit occupé par ses pensées, Annabelle porta son regard à travers la vitre vers le fond du jardin. Elle décida de revoir la ruche dans le buisson. N'avait-elle pas rêvé ?

La transparence de l'air apportait sa pureté et il n'était nul besoin de se couvrir d'un pull. Le printemps récemment apparu se maintenait et la douceur des températures autorisait le port d'un simple T-shirt et d'un jean.

− « J'ai été imprudente l'autre jour. Si les abeilles m'avaient piquée, j'aurais ressemblé à un bubon gigantesque ». Elle traversa le jardin d'un pas décidé. Arrivée auprès du buisson qui abritait la ruche, elle resta stupéfaite : plus de ruche ! Disparue, envolée ! Elle jeta un regard circulaire pour chercher cette fichue ruche. Rien. C'était pourtant bien ce buisson qui la dissimulait et nul autre ! Quelques pas dans les alentours la convainquirent qu'il n'y a avait pas la moindre trace de ruche. L'étrange découverte avait donc bel et bien disparu !

Elle s'en retourna toute dépitée vers la maison. C'était à ne rien y comprendre. Toutes ces recherches pour rien ! Au dépit s'ajoutaient la tristesse et l'impression diffuse d'avoir commis une faute lourde de conséquences qu'on ne pouvait rattraper. Un grand vide se fit en elle. Elle avait cru qu'elle pourrait vivre éternellement dans cette maison, prise de passion pour l'apiculture, elle qui en ignorait presque tout jusqu'à ces derniers temps. « C'est dingue comme on peut être bête et aveugle ! » Les traductions se faisaient rares et les moyens de subvenir à ses besoins touchaient à la fin. La perspective de revenir sur Paris s'imposait de plus en plus comme la seule alternative envisageable.

Le reste de la journée s'écoula ainsi, bercée de tristesse et d'interrogations sur l'avenir. Un avenir sans illusions d'aucune sorte.

Bizarrement, la nut fut calme et le sommeil lourd. C'est donc reposée qu'elle se leva, enfila une chemise épaisse et prépara son petit déjeuner. Le bol de son enfance tenu à deux mains, Annabelle dégustait son café bouillant à petites gorgées, debout devant la porte-fenêtre de la cuisine,

le regard sans expression porté au loin, attiré par le fond du jardin, vers cet endroit qui avait suscité tant d’espoirs et éveillé sa curiosité.

− « Dénude-toi.

Ce fut comme une douce voix intérieure. Une évidence surgie de son esprit.

− Dépouille-toi ».

Tout son intellect lui commandait de ne rien écouter. Elle avait cru vivre loin du monde et devait s'apprêter à y revenir. Gagner sa vie. Traduire. Pôle emploi. S'excuser auprès de David. Solliciter un poste de secrétaire ou passer un concours administratif. Ou caissière. Ou coiffeuse. Les pistes offertes étaient claires. C'était son destin, aussi banal soit-il et elle se devait de l'accepter.

− « Abandonne-toi »,

La bienveillance de la voix douce s'imposa et fit taire toutes les idées qui se télescopaient dans l'esprit de la jeune femme. Annabelle défit les boutons de sa chemise qu'elle laissa glisser jusqu'au sol. Elle ouvrit les battants de la porte-fenêtre et marcha doucement en direction de l'endroit où se tenait le gros buisson, à la limite du bois. La fraîcheur de l'herbe humide enveloppa ses pieds toujours aussi agréablement. Un sourire se dessinait sur ses lèvres au fur et à mesure qu'elle avançait lentement. Toute trace d'inquiétude et d'appréhension avait disparu de son visage assombri ces dernières heures. Elle s'arrêta au niveau du buisson et ne s'étonna nullement d'y retrouver la ruche en son centre.

Son sourire se fit plus franc et elle l'adressa au rucher en signe de reconnaissance. Elle ferma les yeux et inclina la tête en arrière pour mieux absorber l'air en de profondes respirations. Elle demeura ainsi, nue, la poitrine offerte, les pieds bien ancrés sur le sol, les yeux fermés.

Un bourdonnement se fit entendre à ses oreilles. Elle ne bougea pas et resta le plus immobile qu'elle pût. Seules ses mèches de cheveux frissonnaient lorsque la brise pouvait les faire onduler. Elle sentit l'abeille se poser sur sa peau, près de son sein gauche puis se déplacer lentement vers l'épaule et redescendre le long de l'omoplate. Un autre bourdonnement fut perceptible. Une seconde abeille se posa sur le devant de la cuisse droite. Elle remonta vers le bas ventre, contourna par les fesses et redescendit par la cuisse gauche.

Annabelle sentit les pattes la parcourir et les laissa faire. Les deux abeilles exploraient le corps de la jeune femme. D'un coup d'aile elles se posèrent chacune sur une main, remontèrent vers les épaules, se rencontrèrent au niveau de la nuque et redescendirent vers chacune des hanches puis les mollets dans un pas de danse parfaitement coordonné. Quand elles se posèrent sur ses joues, la jeune femme ne manifesta aucune appréhension. Elle leur appartenait. Ou était-ce l'inverse ? La question en fait n'avait pas de grande importance. La femme et les abeilles concouraient au même dessein et fusionnaient selon des lois immuables et naturelles. Annabelle en était convaincue en l'absence de toute autre explication rationnelle totalement inutile d’ailleurs.

Elle poussa un soupir et les deux insectes s'envolèrent. Ouvrant les yeux, elle ne put les distinguer parmi la végétation environnante. Elle tourna les talons et s'en revint lentement et cérémonieusement vers la demeure de sa grand-mère. Ses pas se comparaient à ceux d'un funambule maîtrisant son centre de gravité et son équilibre au-dessus de la réalité.

Parvenue à la maison, elle monta dans sa chambre et s'endormit dans son lit, sereine et satisfaite.

Paris pouvait attendre.

Le lendemain, elle se retint de retourner voir la ruche. Il fallait absolument qu'elle aille interroger ce vieil Erwan s'il était toujours en vie. L'adresse indiquée sur la feuille de papier par la commerçante du village supposait qu'il fallait parcourir près de quinze kilomètres au travers des bois et des landes. Il n'y avait donc pas de temps à perdre. Elle décida de s'y rendre à vélo. Elle débordait d'énergie.

La campagne bretonne brillait de mille éclats. Les genêts resplendissaient comme des soleils miniatures. L'air était chaud et les jambes d'Annabelle faisaient avancer le vieux vélo avec énergie.

Elle trouva sans difficulté le hameau où habitait le vieil Erwan.

Son air d'oiseau de proie lui fit penser à Beckett. Même si l'homme se tenait voûté, l'oeil était clair et perçant. Les présentations faites et l'intérêt pour les abeilles succinctement présenté, le vieil homme en parla longuement. Il relata la passion nécessaire à ce métier, le respect des insectes, les précautions à prendre pour se prémunir de leurs piqûres, la patience, la technique, les conditions pour réaliser un bon miel.

Annabelle écoutait et semblait tout enregistrer. Elle sollicita des explications supplémentaires lorsqu'elle l'estima nécessaire. Ils déjeunèrent ensemble et l'homme lui fit lire d’anciens ouvrages qu'il conservait. D'un vieux placard de la remise, il sortit sa vielle tenue d'apiculteur pour illustrer ses propos et faire resurgir sa jeunesse.

Ils devisèrent ainsi tous les deux de choses et d'autres, assis au soleil qui réchauffait les vieux os de l'homme.

Celui-ci se pencha en avant pour mieux souligner l'importance de ses propos.

− « Dis, petite, pourquoi veux-tu vraiment savoir tout cela, hein ?

Annabelle ne se laissa pas démonter.

− J'écris une nouvelle pour un concours littéraire et je me renseigne sur ce métier, car il fait partie de l'histoire que j’évoque.

L'homme au profil d'oiseau de proie n'en crût rien, mais ne laissa rien paraître. Il ne souhaitait pas continuer l'entretien.

− Tu en sais bien suffisamment pour écrire une histoire. Va maintenant. Je suis fatigué. »

Annabelle prit congé, enfourcha son vélo et repartit en direction de Kernélec sous le chaud soleil de l'après-midi. Les kilomètres ne représentaient pas de réelle difficulté. Une énergie nouvelle lui permettait de forcer la cadence et l'allure. Elle tenait absolument à revoir la ruche répondant à un besoin inextinguible de commencer à concrétiser ce qu'elle devinait devoir faire.

− « S'il y a une ruche et deux abeilles, il se pourrait bien qu'un jour un essaim complet l'habite et alors là.... »

Les perspectives lui donnaient des ailes. La quinzaine de kilomètres fut avalée en moins de temps qu'elle ne le pensait. Arrivée chez elle, elle passa à la cuisine et but goulûment à même le robinet de l'évier. Elle se défit de son T-shirt trempé de sueur et se déshabilla entièrement pour sortir dans le jardin. Son corps moite ruisselait de sueur et recevait les rayons du soleil.

Elle s'avança d'un pas mesuré vers le fond du jardin marchant les bras le long du corps, les pieds foulant doucement l'herbe du sol.

Un bourdonnement se fit bientôt sentir. Une première abeille se posa sur Annabelle, suivie d'une autre, puis une autre et ainsi de suite jusqu'à des centaines, des milliers. La jeune femme ralentit l'allure et s'immobilisa. Elle se laissait faire. Les insectes se posaient sur elle et la recouvrirent totalement. Annabelle s'offrait. Les abeilles appréciaient le sel, les minéraux et l'eau de sa transpiration, son urée et son acide lactique. Une fois repues, elles s'envolèrent comme elles étaient venues, une par une. La dernière partie, Annabelle rentra alors chez elle.

Il en fût de même les jours qui suivirent.

La femme et les bêtes accomplissaient ainsi chacune son rôle et se complétaient dans une communion solennelle et cosmique dont le rituel remonte à des temps immémoriaux complètement ignorés du monde contemporain.

Bien évidemment, le spectacle n'échappa nullement au vieil Erwan, trop intrigué qu'une jeune femme s'intéressât à une activité tombée en désuétude telle que l'apiculture. Celui-ci ne résista pas à la tentation de se tapir dans le bois qui jouxtait le jardin d'Annabelle et de découvrir l'étrange danse et cérémonial que lui offraient les habitantes de la ruche et de la maisonnée.

La première fois, il demeura incrédule à contempler le spectacle du corps de la jeune femme totalement recouvert de milliers d'abeilles sans recevoir la moindre piqûre.

Et il comprit.

Il se présenta donc un beau matin chez Annabelle avec tout son attirail d'apiculteur.

− « Je vais te montrer comment on récolte le miel. »

La jeune femme protesta sans grande conviction. Elle devina elle aussi que l'homme venait les servir, elle et les abeilles. Il marcha lentement vers la ruche, la vaporisa de fumée et sortit les panneaux contenant le précieux produit. Il le cueillit et le mit dans un récipient en aluminium qu'il rapporta à Annabelle.

− « La production me paraît importante. Je reviendrai dans trois jours. Mets ce miel dans des pots en verre. Ils sont à toi. » Et il disparut sans s’attarder outre mesure.

Annabelle continua ainsi à s'offrir aux abeilles et de communier avec elles. Le vieil homme revenait régulièrement cueillir le merveilleux nectar et repartait comme il était venu, sans rien demander d'autre. Sa tâche lui donna une énergie et une force qu'il croyait disparues depuis bien longtemps et son corps se redressa.

− « Ce miel est délicieux, comme … sacré, devrais-je dire, confia-t-il à Annabelle. Je n'en ai jamais dégusté d'aussi succulent. Tu devrais le vendre. La commerçante qui tient la boutique à touristes sur le Vieux-Port te le prendrait à un bon prix. »

Annabelle conclut ainsi un accord avec la commerçante ravie de la transaction. Le commerce se développa petit à petit. Avec l'assistance du vieil homme, un élevage d'abeilles fut développé et une quinzaine de ruches permettait de fournir une quantité conséquente de pots de miel. Les deux hôteliers du bourg s'en firent livrer pour le proposer au petit déjeuner de leurs clients. Cela permit à un nombre restreint, mais non négligeable de consommateurs de découvrir le *Miel de Mélissa* du nom qu’Annabelle avait baptisé sa production et inscrit sur les étiquettes des pots. Quelques touristes chinois en ramenèrent dans leur pays et le présentèrent comme un bien rarissime et très différent de celui qu’ils avaient l’habitude de rapporter de leurs voyages à travers le monde.

Malgré le succès d’estime, Annabelle se refusa à développer son activité au-delà du seuil atteint. Elle n'envisageait nullement d’industrialiser ce qui lui semblait devoir demeurer confidentiel et réservé à ceux qui font l'effort de venir le chercher en payant le prix fort.

On dit même aujourd'hui que le *Miel de Mélissa* a des propriétés curatives certaines, pour ne pas dire miraculeuses. On raconte qu'un client de l'Hôtel du Port venu respirer l'air de la mer pour soigner ses poumons se trouva guéri de sa phtisie après en avoir étalé sur ses tartines dégustées au petit déjeuner pendant son séjour.

On dit aussi qu'un milliardaire chinois augmenta le salaire des ouvriers travaillant dans ses mines et leur donna tout le matériel de protection nécessaire pour se prémunir des éboulements.

Il paraît que les hommes et les femmes infidèles présentent leurs amants et maîtresses respectifs à leurs conjoints pour jouer aux cartes ensemble et livrer des batailles de polochons à grands éclats de rire.

On raconte qu'un richissime homme d'affaires texan remplaça son colt 45 qu'il portait constamment à la ceinture par un pistolet a eau de couleur rose afin de rendre ridicule le port des armes dans son pays et que les fabricants d'armes et la puissante National Riffle Association firent faillite.

On sait que les enfants qui dégustent une seule cuillerée de ce miel cessent immédiatement de se curer le nez et de coller sous la table les crottes ainsi extraites.

On dit aussi que de jeunes filles se promènent toutes nues à l'arrière des jardins sans que quiconque y trouve à redire et que ceux qui, par hasard et mégarde, les aperçoivent regardent ailleurs pour ne pas les importuner.

On préconise l'absorption de miel aux chauffards du dimanche pour les rendre plus polis que ceux du lundi et qu'ils mènent des compétitions pour savoir qui le premier va s'arrêter quand les feux passent à l'orange.

On rapporte qu'en essaim d'abeilles surgit en plein Paris et qu'il fondit sur un groupe de fêtards noctambules et qu'il piqua tellement le nez du plus suffisant d'entre qu'il devint la risée de tout le Marais.

On indique que pour s'éclaircir la voix, les chanteurs qui prennent le miel d'Annabelle n'interprètent plus que des chansons à texte et cessent de casser les oreilles à ceux que le bruit insupporte.

On recommande de rajouter suffisamment de miel dans la gamelle des chiens de garde et autres Pittbulls enragés pour qu'ils cessent d'aboyer inutilement, surtout la nuit, et lèchent la main du facteur ou apportent dans leur gueule les pantoufles de leur maître.

On dit qu'écrire un roman ou une nouvelle après avoir sucré son café avec du *Miel de Mélissa* produit par Annabelle suffit à gagner un concours littéraire et être publié.

On dit, on dit, ... , enfin, on raconte tellement de choses plus mielleuses les unes que les autres que cela devient incroyable.